

Année 1923

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

ANDRÉ VENTRE

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Né le 25 Août 1895 à Raon-l'Étape (Vosges)

L'ATHARVAN

Sorcier-guérisseur des Temps védiques

Président de Thèse : M. LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

—
1923.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

DOYEN DE LA FACULTÉ : M. ROGER.

Anatomie
Anatomie médico-chirurgicale
Physiologie
Physique médicale
Chimie organique et chimie générale.....
Bactériologie
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....
Pathologie et thérapeutique générales.....
Pathologie médicale
Pathologie chirurgicale
Anatomie pathologique
Histologie
Pharmacologie et matière médicale.....
Thérapeutique
Hygiène
Médecine légale
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....
Pathologie expérimentale et comparée.....

MM.
NICOLAS.
CUNÉO.
RICHET.
André BROCA.
DESGREZ.
BEZANÇON.
BRUMPT.
Marcel LABBÉ.
N...
LECÈNE.
LETULLE.
PRENANT.
RICHAUD.
CARNOT.
Léon BERNARD.
BALTHAZARD.
MÉNÉTRIER.
ROGER.
ACHARD.
WIDAL.
GILBERT.
CHAUFFARD.
MARFAN.
NOBÉCOURT.
CLAUDE.
JEANSELME.
P. MARIE.
TEISSIER.
DELBET.
LEJARS.
HARTMANN.
GOSSET.
DE LAPERSONNE
LEGUEU.
BRINDEAU.
COUVELAIRE.
JEANNIN.
FAURE.
Auguste BROCA.
VAQUEZ.
SEBILLEAU.
DUVAL.
SERGEANT.

Clinique médicale
Hygiène et clinique de la première enfance.....
Clinique des maladies des enfants.....
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....
Clinique des maladies du système nerveux.....
Clinique des maladies contagieuses.....
Clinique chirurgicale
Clinique ophtalmologique
Clinique des maladies des voies urinaires.....
Clinique d'accouchements
Clinique gynécologique
Clinique chirurgicale infantile.....
Clinique thérapeutique
Clinique oto-rhino-laryngologique
Clinique thérapeutique chirurgicale.....
Clinique propédeutique

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	DESMAREST.	LARDENNOIS.	RATHERY.
ABRAMI.	DUVOIR.	LE LORIER.	RETTERER.
ALGLAVE.	FIESSINGER.	LEMIERRE.	RIBIERRE.
BASSET.	GARNIER.	LEQUEUX.	ROUSSY.
BAUDOUIN.	GOUGEROT.	LEREBoullet.	ROUVIERE.
BLANCHETIÈRE	GRÉGOIRE.	LERI.	SCHWARTZ.
BRANCA.	GUENIOT.	LEVY-SOLAL.	STRÖHL.
CAMUS.	GUILLAIN.	MATHIEU.	TANON.
CHAMPY.	HEITZ-BOYER.	METZGER.	TERRIEN.
CHEVASSU.	JOYEUX.	MOCQUOT.	TIFENEAU.
CHIRAY.	LABBÉ (H.).	MULON.	VILLARET.
CLERC.	LAIGNEL-LAVASITNE	OKINCZYC.	
DEBRÉ.	LANGLOIS.	PHILIBERT.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

INTRODUCTION

Sous l'ancestrale terreur des mystères inexplicables, sous l'héréditaire fardeau de la crainte de l'invisible, dans cette Inde où le corps humain subit, encore aujourd'hui, les plus impétueux assauts d'une nature exubérante et folle, les hommes des temps védiques devaient, plus que tous autres, chercher aide et réconfort auprès d'une caste privilégiée et détentrice, dans leur esprit, d'un pouvoir supérieur et tutélaire. Aussi, depuis le plus humble des artisans jusqu'au plus grand des guerriers, tous, aux premières atteintes d'une perturbation organique, dès l'apparition d'une lésion douloureuse, se croyaient victimes du jeu cruel des démons, et se plaçaient, aveuglément, sous la protection des sorciers.

Ces soi-disant devins, d'une importance sociale capitale, formaient deux sectes distinctes. L'une, celle des *Angiras*, classe des magiciens-envoûteurs, avait pour attributions les exécutions redoutables, et l'ébranlement des forces magiques qui portaient ruine et mort au foyer ennemi. « Leur pouvoir est sinistre » (1). Par

(1) A. V., x, 108-10.

opposition, l'autre, celle des *Atharvans*, classe des sorciers-guérisseurs, maniait avec art le charme qui soulage et guérit, ainsi que les incantations curatives.

Il y a lieu de remarquer, préalablement, qu'avec les médecines chinoise, chaldéenne (2000 av. J.-C.), égyptienne (1800 av. J.-C.), et grecque (400 av. J.-C.) les procédés médicaux des atharvans (6000 av. J.-C.) sont les plus anciens du monde. Nous ne nous occuperons, en ce qui nous concerne, que de ces derniers.

Nul ne sait d'où vient cette école sacerdotale dont l'origine est perdue dans la nuit des temps. Néanmoins, en se basant sur la presque similitude du mot sanscrit « *athar* », nous lui donnons, comme ascendant, un atharvan primitif, sorte de Prométhée hindou, frottant avec virtuosité le tourniquet de bois d'où jaillit la flamme; conservant jalousement celle-ci au creux d'un saint autel, pour en faire profiter le groupement social mis sous son influence par les circonstances.

L'atharvan, charmeur, rebouteux, médecin, tire sa science de l'*Atharva-Véda*, et, beaucoup plus tard, du *Kaucita-Sutra*, deux manuels magiques; ainsi que des pratiques secrètes qu'ils se transmettent, oralement, entre eux. Il joue avec art de cette science dont il porte le nom « *brâhman* » ; « c'est l'homme de la parole sainte ».

Pour comprendre la différence considérable qui existe entre le prêtre tout-puisant du moyen-âge et le magicien guérisseur des temps védiques, il faut suivre progressivement l'ascension des rusés membres

de cette dernière classe qui, avec l'augmentation de la clientèle, s'échappent peu à peu de leur cadre restreint pour devenir médecins conjurateurs du clan, de la tribu, du roi, et, comme couronnement, desservants privés de la chapelle royale.

Occupons-nous seulement de la première étape et passons rapidement en revue la méthode du sorcier guérisseur.

DES CHARMES CURATIFS EN GENERAL

Les pratiques des atharvans, accompagnées d'une mise en scène soignée et d'un appareil compliqué, variaient suivant le cas. Généralement elles consistaient, sous forme de prière, en une invocation aux dieux guérisseurs, aux remèdes même. L'aspersion, la fumigation leur paraissaient souveraines contre les déboires organiques, à la condition, cependant, d'être administrées par eux, détenteurs infailibles de la puissance de guérison et seuls capables de poursuivre les démons jusque dans leurs inaccessibles retranchements.

Nous diviserons, en deux catégories, le présent chapitre des charmes curatifs, savoir :

1° La première comprend les méthodes dont les symptômes échappaient au sorcier : alors l'incantation était vague et imprécise, mais, héliothérapie primitive, le Soleil, grand guérisseur ⁽¹⁾, était invoqué. Le

(1) A. V., IX, 8.

K. S., 32, 18-19.

malade était aspergé avec de l'eau limpide contenant du *sampata* (beurre fondu). D'autres fois, il devait respirer la fumée des bois de bon augure ; citons parmi eux le *pâlaça* (*butea frondosa*), le *vetasa* (rotin), le *varana* (*crataena* Roxb) dont l'importance thérapeutique est considérable : l'étymologie de ce nom n'est-elle pas « obstacle », « empêchement » ?

2° La deuxième a trait aux affections nettement définies, mais diagnostiquées de rudimentaire façon par le magicien. Les pratiques seront naturellement plus précises.

Les plantes médicinales allaient jouer un rôle notable.

Parmi les ingrédients les plus employés, citons les quatre sucs : « *rasas* » : beurre liquide, lait aigre, eau bénite et miel ; mais l'accessoire le plus important est l'eau, vivifiante et divine, dont la vertu peut être accrue par la macération de plantes curatives. N'oublions pas les graines alimentaires : blé, orge, millet, et les fruits cueillis sur les arbres, au lever du soleil, à une hauteur telle « qu'ils soient sans souillure ».

Rarement il y avait administration de remèdes vrais dont l'efficacité fût contrôlée par l'expérience, mais dont la posologie était, comme il convient, accompagnée d'une complexe mise en scène, et d'une formule magistrale adressée aux Dieux Guérisseurs. La nature de ces remèdes se transmettait dans le plus grand secret de générations en générations. Quelques très rares allusions y sont faites dans des ouvrages de médecine hindoue fort postérieurs. Citons cependant

la vertu d'une certaine liane, « *l'arundhati* » ⁽¹⁾, faisant merveille dans la cicatrisation des plaies : son nom n'était-il pas révélateur puisqu'il est formé de deux mots sanscrits « *arus* » (blessure) et « *dhâ* » (remettre) ? Il est question aussi d'une certaine « *lâk-shâ* » qui, pour certains auteurs, ne serait autre que la laque rouge.

Avant d'entreprendre toute cure, le sorcier devait humer quelques gouttes de l'eau bénite qui avait servi à l'ablution ou à l'aspersion, et, c'est lui-même qui devait essuyer le patient, de haut en bas, toujours dans le même sens ; la maladie étant ainsi transportée vers les pieds par lesquels elle avait mission de s'enfuir.

En général, l'atharvan ne s'attaquait pas au principe du mal, mais aux symptômes dont l'origine est « un fait mystérieux, démoniaque ». Il ne luttait que contre les manifestations visibles. En conséquence, son art se bornait à redonner, si possible, le teint clair à un ictérique, à crever la pustule d'un varioleux, etc... Le sorcier était déjà un allopathe, et un homéopathe ; nous en verrons de nombreux exemples plus loin.

Toutes les pratiques magiques pour la cure des maladies étaient secrètes et leur divulgation fut longtemps considérée comme un terrible sacrilège. Il va sans dire que les consultations n'étaient pas gratuites. Nous trouvons peu de renseignements dans les textes sur le taux des honoraires ; pourtant, il est parlé, ça

(1) BLOOMFIELD, *Hymns of the A. V.*, p. 385.

et là, « d'une vache » ⁽¹⁾, « de mille vaches et d'un village » ⁽²⁾, mais, très certainement, le salaire devait être en rapport direct avec le résultat obtenu.

(1) K. S., 24, 42-43.

(2) K. S., 17, 10.

L'OBSTETRIQUE

Etant donnée l'importance considérable du répertoire érotique du sorcier qui sait qu'aucun attrait ne le cède à celui de la volupté, et qu'aux joies de la conception vont suivre celles de la création le « *simantakarma* » ou « rite de la raie des cheveux », devait naturellement, dans la vie védique, tenir un tout premier rôle. Il faut noter que ce rite se pratiquait seulement sur les primigestes et vers la mi-terme : les cheveux de la femme étaient divisés, sur le sommet de la tête, au moyen d'un piquant de porc-épiⁿ marqué de trois taches blanches. Nous pensons avec V. Henry que cette pratique se basait sur ce fait : l'enfant est censé ne pas avoir d'âme : cette dernière ne pourra être incorporée si les cheveux sont épars ; au contraire, elle trouvera un accès facile par la raie ainsi constituée. En outre, la femme, peignée de la sorte, était ceinte de fruits encore verts du figuier-udumbara.

Vers le huitième mois de la grossesse, une amulette formée de graines de moutarde jaune et blanche lui était remise, cependant que s'accomplissaient des pratiques dignes de rivaliser avec le « Sabbat » de

Louis Boulanger. Ainsi la femme était protégée contre la faune immense et grotesque des Invisibles « qui la guettaient pour la violer », et « contre ceux qui font de la lueur sous les bois »⁽¹⁾.

De plus, la défense de la parturiente était complétée par les moyens ci-après : suspension à son cou d'une corde à arc, emblème de la solidité; absorption, à chaque stance récitée par le sorcier, d'une pilule de glaise et protection de sa couche à l'aide d'un rempart de cailloux noirs. Une autre pratique consistait à éplucher, brusquement, sur la tête de la femme « quatre brins de *muñja* », la tige vers l'Ouest, et l'enveloppe vers l'Est : s'il n'y avait sur l'enveloppe ni déchirure, ni rupture, aucune dystocie n'était à craindre.

Plus hardi que nos modernes accoucheurs, l'Atharvan ne craignait pas de diagnostiquer le sexe avant la naissance. Deux méthodes étaient surtout en usage : la première consistait à faire tenir à la parturiente quatre gousses de graines de lin sur lesquelles le sorcier versait de l'eau; si ces gousses s'accolent les unes aux autres : garçon sans conteste ! Un hériter mâle devait également être attendu si une racine de *sraja* arrachée séance tenante de terre ne présentait qu'une radicelle.

Au moment de la délivrance, le brahmane défaisait tous les nœuds qui se trouvaient dans la maison : c'est là une coutume qui s'est continuée jusqu'à nos

(1) A. V., VIII, 6, 12-14.

jours, car elle existe encore dans certaines régions du Nord, en Allemagne notamment. Ensuite, l'Atharvan déterrait le sraja, après le coucher du soleil ou à l'abri d'un parasol, si l'imminence de l'acte physiologique l'obligeait à pratiquer cette action délicate en plein jour. Après avoir attaché la plante aux cheveux de l'accouchée, il chantait :

« Comme vole le vent, l'esprit, les oiseaux, ainsi, ô embryon de dix mois, avec le délivre, envolé-toi ! que le délivre se détache ! » ⁽¹⁾.

En présence d'une thérapeutique aussi énergique, Dame Nature n'avait qu'à remplir victorieusement son office !

(1) K. S., 23, 4-15.

L'EPILEPSIE

Nous nous trouvons ici en présence d'une manifestation qui inspire la terreur, terreur encore répandue dans nos régions, jusqu'à une période assez avancée du Moyen-Age. L'épileptique est un possédé et la crise n'est que la manifestation de cette démoniaque emprise. Très facilement le sorcier devait trouver là, non seulement une occasion de faire étalage de son art, mais encore de réaliser une source de profits. Ce n'était pas les moyens qui manquaient; d'aucuns sont considérés comme remarquablement efficaces.

L'un des plus répandus consistait, pour prévenir ou calmer l'attaque, à faire marcher le malade dans un ruisseau, contre le courant. Un premier brahmane secouait sur lui des poudres parfumées, tandis qu'un deuxième, placé derrière le patient, faisait tomber sur ce dernier une pluie d'eau froide. Le démon, ne pouvant rentrer, devait suivre les parfums répandus dans le ruisseau par l'aspersion et entraînés, au loin, par le courant. Alors le malade n'avait plus rien à craindre de la ténébreuse puissance !

Une autre thérapeutique consistait à verser dans le

feu toutes sortes de substances odoriférantes, à recueillir, soigneusement, les restes pour en faire une espèce d'onguent constitué par ces restes et par du sampata. Grâce à ce remède administré au sujet par frictions vigoureuses, de haut en bas, toujours dans le même sens ⁽¹⁾, la maladie devait s'en aller par les pieds.

Pour empêcher le démon d'entrer dans le corps, le Kaucita-Sutra prescrivait formellement, à la perception des premiers symptômes, de lier la langue, les poignets et les chevilles avec un cordon de chanvre et de dire : « Sors de ma maison ! ⁽¹⁾ ». N'est-ce pas là un procédé analogue à ceux de nos jours qui ordonnent la ligature du membre d'où part l'aura ?

Mais le talisman merveilleux, l'infailible, c'était le « *daçavrksa* », composé de dix brindilles de divers bois de bon augure, nouées par un fil d'or : il nécessitait pour sa confection la présence de dix brahmanes amis du malade (aussi quels honoraires ! !). La remise au malade était accompagnée d'un hymne où le magicien, agissant comme le plus moderne psychothérapeute, annonçait comme obtenu le résultat qu'il voulait atteindre :

« O dix bois, délivre cet homme du démon qui l'a empoigné aux quatre membres et ramène-le, ô roi des arbres, au monde des vivants. Il est venu, il s'est levé, l'homme que voici ; il est entré dans la foule des hommes ; le voici devenu père, il a des fils et il est le

(1) K. S., 7, 17.

(1) K. S., 25-28.

plus heureux des vivants; il a repris connaissance, il a abordé les demeures des hommes : car il dispose de dix médecins et de mille remèdes... ⁽¹⁾ »

Les textes sont muets sur l'efficacité de ces remèdes; elle devait être très satisfaisante si nous considérons l'immense réputation des atharvans dans cette maladie.

(1) A. V., I, 3.

L'HEMOSTASE

Le remède souverain contre l'hémorragie était l'amulette de bois séché; nous avons vu, déjà, la vertu de l'arundhâti et de la lâkshâ; aussi les livres sacrés en parlent-ils avec un enthousiasme marqué :

« Réadapte chair à chair, peau à peau, moelle à moelle, poil à poil; la portion de chair ou d'os qui est tombée, fais-la recroître victorieusement... ⁽¹⁾ »

La préparation de la lâkshâ était compliquée : elle devait infuser et être filtrée avec un mélange de lait. Ensuite, le sorcier en abreuvait le malade et faisait fondre une autre partie de la plante qu'il versait dans l'eau froide. Au crépuscule, il mettait le tout sur la plaie, et, pour parachever son œuvre, ne craignait pas d'ajouter sur l'ensemble, en guise d'enduit superficiel, du beurre liquide et du lait. Le magicien employait cette thérapeutique, indifféremment, dans tous les cas où il y avait hémorragie, quelles qu'en soient la nature et la cause. Cependant, par une curieuse coïncidence avec les méthodes modernes, le sorcier, dans les cas d'hémorragies viscérales, recommandait l'immobilité

(1) A. V., v, 5.

absolue du malade et, tout en lui faisant boire de l'eau dans une corne de vache « qui est tombée d'elle-même », il récitait l'hymne suivant :

« Immobile est le ciel, immobile est la terre, immobile tout cet univers mobile ; immobiles sont les arbres qui dorment debout ; reste immobile et que ton mal s'arrête immobile... ⁽¹⁾ »

En cas de métrorragie, la même recommandation au repos s'adressait non seulement au malade, mais aux veines utérines elles-mêmes :

« Ces fillettes qui vont là, les veines vêtues de rouge, comme des sœurs sans frère, je les dépouille de leur force vitale ; qu'elles se tiennent immobiles. Ne bouge plus, toi, la moyenne ; et si la plus mignonne s'arrête, immobile soit aussi la grande artère. Des cent artères et des mille veines, les médianes que voici se sont arrêtées et aussitôt les extrémités sont entrées en repos. Autour de vous s'est épandue une vaste digue de sable ; ne bougez plus, tenez-vous tranquilles... chut !! »

Ces deux dernières phrases mettent sur le chemin d'une thérapeutique spéciale consistant à toucher le col utérin avec un bambou à cinq nœuds, puis à répandre dans le vagin du sable et du gravier (et voilà le premier tamponnement vaginal réalisé !). En même temps, la malade recevait une amulette faite d'un « tesson ramassé dans les décombres » et buvait du lait aigri contenant des grains de sésame et quatre brins de millet.

(1) K. S., 26, 33.

LA DERMATOLOGIE

Il est curieux de constater l'immense succès de l'atharvan dans sa cure contre la lèpre, l'inguérissable. La terrible maladie passait pour être dominée par la science du magicien. Mais cette croyance tenait à un artifice très ingénieux du guérisseur, qui, faisant disparaître les traces extérieures du mal, le considérait comme guéri. Somme toute le sorcier se transformait en teinturier, en teinturier de peau humaine, et faisait disparaître les griffes blanchâtres de la lèpre sous l'énergique pratique suivante :

Il prenait de la bouse de vache fraîche et en frictionnait la tache pigmentaire jusqu'au sang, pour y déposer des colorants sous forme de poudre de curcuma, de coloquinte et d'indigo, qui sont toutes des plantes tinctoriales noires ⁽¹⁾. Il pouvait, en outre, frictionner tout le corps, de la tête aux pieds, toujours dans le même sens avec de la poudre de *rushta* (*costus speciosus*). Naturellement un hymne accompagnait toujours la pratique :

« Tu es né de nuit, ô plante, ô teinturière, reteins

(1) K. S., 27, 21-26.

ceci qui est bigarré et blanchâtre. Fais disparaître d'ici la bigarrure, l'enduit gris, la tache. De la bigarrure née des os, née du corps, déposée sur la peau par une femelle malfaisante, j'ai, par ma formule, anéanti la marque blanche... Unicolore se nomme ta mère, unicolore se nomme ton père; c'est toi, ô plante, qui rends unicolore, fais unicolore la place que voici ⁽²⁾. »

L'hymne et le procédé servaient à deux fins ; non seulement ils étaient employés contre l'affreuse lèpre, mais les coquettes de l'époque, réparant des ans l'irréparable outrage, y avaient également recours pour peindre leurs cheveux gris.

Quant à la nature de la *jayanya* (étymologiquement « maladie de femmes », probablement la syphilis), des pustules malignes, des tumeurs purulentes ou indurées, des adénites et des autres affections cutanées, l'atharvan ne savait où donner de la tête et s'en tirait au moyen d'une phraséologie interminablement monotone d'où ne sortait la description d'aucun symptôme défini. Les idées des sorciers à ce sujet étaient si puériles que ce qu'ils appelaient *l'apacit*, en réalité pustule de nature x, passait, à leurs yeux, pour un moucheron venimeux.

Pour ces affections, la thérapeutique était la même : le magicien enlevait par combustion le suc de 55 feuilles d'un bois spécialement utilisé pour la fabrication des haches, et l'appliquait sur la glande malade avec une spatule. Cette application était suivie

(2) A. V., I, 23-24.

d'un massage avec de la poudre de coquillage : il ajoutait une sangsue sur la tuméfaction. Une autre thérapeutique voulait que l'endroit malade, après avoir reçu un crachat préalable, fût enduit de sel gemme.

Contre une glande suppurée, le sorcier frottait la région tuméfiée avec de l'huile, toujours de haut en bas. Mais en dermatologie védique, un remède très employé était l'urine « *jalâsha* » : urine d'animaux ou urine humaine ; d'ailleurs de l'Olympe hindoue, Rudra envoyait sa céleste urine pour guérir les hommes : c'était la pluie bienfaisante et curative.

« Le voici le remède, oui, le voici le remède de Rudra qui conjure la flèche à cent pointes sur une seule hampe. Lavez de *jalâsha*, aspergez de *jalâsha* ; le *jalâsha* est remède souverain ; en son nom, faisons merci pour que nous vivions... ⁽¹⁾ »

Son emploi était surtout réservé aux tumeurs indurées ; à propos de celles-ci, également, une curieuse pratique consistait, au crépuscule, à diriger contre les indurations la pointe, entourée de flocons de laine, de quatre flèches noires ; puis, ce qui devait être plus efficace, un lavage était effectué, en même temps que des applications d'eau tiède, renfermant une corde d'arc et des flocons de laine chauffés. C'était, en somme, un pansement humide très primitif.

(1) K. S., 31, 11-15.

LA PARASITOLOGIE

Le diagnostic, en parasitologie, était réduit au minimum. Pour le sorcier, le parasite, quel qu'il soit, est une incarnation du démon qui, pour mieux tourmenter l'homme, ne trouve rien de mieux que de prendre domicile en son corps. Combien de commères de villages pensent ainsi, encore maintenant ! Les incantations seront donc fatalement transformées en exorcismes :

« J'invoque le Ciel et la Terre, j'invoque la déesse Sarawahâ, j'invoque Indra et Agni et je leur dis : Broyez le ver... celui qui rampe autour des yeux, celui qui rampe autour du nez, celui qui pénètre entre les dents, ce ver, nous le broyons. Les 2 pareils, les 2 qui ne le sont pas, les 2 noirs, les 2 rouges, le brun et celui qui a les oreilles brunes, les voilà tués. Les vers aux épaules blanches, les noirs aux pattes de devant blanches, quels qu'ils soient, les vers de toutes les formes, nous les broyons. — Le soleil se lève à l'Orient, visible à tous, tueur des invisibles, frappant les visibles et les invisibles et broyant tous les vers... le vers à 3 têtes, à trois chefs, bigarré blanchâtre, je lui brise les côtes, je lui fends la tête. — Tué est le roi

des vers, tué son lieutenant ; tué est le ver, tué sa mère, tué son frère, tuée sa sœur — tués tous les commensaux et tués ses voisins et même les tout petits, tous les vers sont tués. — Et tous les vers mâles et tous les vers femelles, avec la pierre je leur brise la tête, avec le feu je leur brûle la gueule ⁽¹⁾. »

Deux choses frappent dans cet hymne : d'abord l'appel au soleil, le grand guérisseur ; ces primitifs ressentaient la puissance thérapeutique de l'astre brûlant et l'invoquaient lorsque leur science se trouvait en défaut. Ensuite, là encore, nous avons une vague ébauche des théories modernes de la psychothérapie ; il est vrai qu'en parasitologie les résultats ne devaient pas être des plus brillants.

La thérapeutique était ici des plus simples. Les simagrées consistaient en l'écrasement, en effigies, du parasite, d'où la pompeuse ordonnance du rite qui suit : les vers, représentés surtout par une racine de *Karîra* (*capparis aphylla*) ou par un roseau cerclé de noir, étaient d'abord rendus captifs à l'aide des poils de queue de vache, écrasés ensuite avec une pierre et jetés au feu ; le patient devait en respirer la fumée. En outre, ce qui devait être d'un résultat plus sûr dans la parasitose intestinale, le sorcier broyait 21 racines d'andropogon, les réduisait en une poudre très fine et faisait avaler ce vermifuge au malade. Il est presque inutile de mentionner que, pour finir, et en guise d'eau bénite, le patient était largement aspergé d'eau mélangée de sampata.

(1) A. V., v, 23.

LA FIEVRE DES TROPIQUES

Ici nous nous trouvons en présence d'une maladie bien définie et faisant d'ailleurs d'épouvantables ravages. La fièvre des tropiques, par son action ou brutalement mortelle ou insidieusement épuisante, a semé une telle terreur que l'atharvan l'a déifiée : c'est le dieu Takman, le bras droit de Rudra, le céleste faucheur; mais le nom mystique, le nom qu'il faut savoir pour se concilier cette divinité, c'est Hrûdu. Les livres sacrés sont donc riches en invocations, en suppliques :

« Alors que pénétrant dans les eaux, Agni les consuma, là où les grands soutiens de l'ordre divin ont incliné leurs têtes adorables, c'est là, dit-on, que gît ton lien natal suprême : fais alliance avec nous et épargne-nous, ô Takman ! »

« Que tu sois ardeur resplendissante ou ardeur consumante, ou que tu naisses du feu qui couve sous les copeaux, de ton nom tu es Hrûdu, ô Dieu du jaune ; fais alliance avec nous et épargne-nous, ô Takman ! »

« Que tu brûles d'un seul coup ou à petit feu, à la fièvre froide, au délire ardent, à la fièvre brûlante, je

fais hommage. A celle qui revient le lendemain, à celle qui dure deux jours de suite, à celle qui revient le troisième jour, hommage ⁽¹⁾. »

Par exception, il est décrit dans les poèmes certains signes précis (nous sommes si peu habitués à un tel luxe de symptomatologie que nous nous empressons de le souligner) : ce sont la céphalée terrible et tenace, les vomissements incessants, le tœint de bronze, qui agissait de si folle façon sur l'âme primitive du malade; enfin, la sécheresse de la peau, les convulsions de tout ce pauvre organisme qui s'épuise et se tord comme un vers coupé.

Après avoir invoqué Takman pour se le concilier, le magicien, tout en commençant ses pratiques, récitait un hymne bizarre, dans lequel il renvoyait la fièvre dans le pays « d'où elle est venue ». Etrange et sauvage région, inconnue de nous, mais qui, n'en doutons pas, était pour eux territoire précis, sans doute situé vers le Nord, puisque l'atharvan se tournait dans cette direction en psalmodiant :

« ... Sa demeure est chez les Mahâvishas. De naissance les Balhikas sont tes compatriotes. O fièvre maligne, va-t-en, au Mujavant ou chez les Balhikas, bien loin; va chercher la lubrique femelle du sauvage et secoue-la comme il faut... O fièvre avec ton frère la consomption, avec ta sœur la toux, avec ton cousin le pâman; émigre vers ces étrangers, là-bas... ⁽²⁾ »

(1) A. V., I, 25.

(2) A. V., V, 22.

Et la thérapeutique rentre en jeu. Le riz noir, rôti, exprimé et donné à boire au malade, était très en vogue; il était de bon ton, également, de verser, sur la tête du patient, au moyen d'un récipient de cuivre, du sampata fondu sur un feu pris dans un incendie de forêt (ceci était pratiqué surtout dans la bilieuse hémoglobinurique, sans doute pour combattre la livide pâleur du malade).

C'est au sujet de cette fièvre que le sorcier a tenté les premiers essais connus de bainéothérapie ⁽¹⁾ :

Une grenouille rayée étant retenue au pied de la couche par des fils noirs et rouges, le malade était lavé de la tête aux pieds avec de l'eau fraîche : il fallait que cette eau retombe sur la grenouille. « Que la fièvre quelle qu'elle soit passe chez la grenouille ! » La liberté était alors donnée à l'animal qui s'enfuyait en emportant la fièvre transmise par l'eau en question.

(1) K. S., 32, 17.
A. V., VII, 116-117.

THERAPEUTIQUE ANTIVENENIFERE

Le serpent est, dans l'Inde, un des plus précieux auxiliaires de la mort, et, encore maintenant, malgré le déboisement, le percement des routes et voies ferrées, la création des villes, des ouvrages d'art, les statistiques maintiennent le nombre des victimes annuelles aux environs de 50.000. Aussi, aux temps primitifs, on se demande quel effrayant ravage devait faire le reptile au sein des immenses, des impénétrables forêts ! Par contre-coup, de quel prodigieux respect étaient entourés ceux qui, grâce à leurs charmes curatifs, mettaient à l'abri du venin. Aussi le sorcier, soucieux de la réputation, avait-il un attirail thérapeutique des plus complexes pour lutter contre l'intoxication venimeuse. Il commençait, avant toute chose, par adresser une supplique au dieu des serpents, Takshaka : ensuite, il faisait boire de l'eau au blessé, lavait avec cette même eau la morsure qui, sur le champ, était tamponnée avec une macération de *krmuka* : nous nous trouvons ici en présence d'une plante inconnue.

En outre, le magicien faisait avaler au blessé, par petites gorgées, une à chaque stance, un mélange de lait, d'orge, d'eau et de sampata, pilonné par deux flèches empoisonnées, pointes en l'air. Dans ce mélange, il faisait infuser des baies de *madana* (sans doute stramoine), ce qui provoquait des vomissements abondants. Pendant toute l'opération l'atharvan chantait :

« Le venin du serpent à raies obliques, du noir, de la vipère cornue, le venin du scorpion, la plante que voici l'a aboli. La plante que voici est née de la liqueur, dégouttante de liqueur, liquoreuse, douce liqueur; elle est le remède de la morsure et la mort des insectes malfaisants. De la plaie mordue et de la plaie sucée (*), nous faisons, par incantation, sortir ton venin; de la petite mouche, à la morsure inquiète, impuissant est le venin !

« A toi, l'oblique, aux articulations obliques, qui tords et rends oblique le visage des hommes, ce visage, ô dieu des brahmanes, comme un roseau, détors-le.

« Impuissant est le serpent qui se traîne à mes pieds, car je me suis emparé de son venin et lui-même je l'ai broyé. Les petites fourmis le mangent, les paonnes le déchirent. Allez, répétez-vous : impuissant est le venin du scorpion... ⁽¹⁾ »

L'hymne terminé, l'atharvan cautérisait la plaie avec un tison qu'il jetait ensuite, en théorie, sur le

(*) Déjà !

(1) A. V., VII, 56.

reptile (car sûrement ce dernier n'avait pas eu la patience d'attendre). Il récitait encore :

« Va-t-en, tu es l'impie; oui, tu es l'impie... Et toi, venin, retourne au serpent. Tue-le !... »

Un autre procédé consistait à enduire la morsure et la région plantaire avec du *tandî* (plante inconnue de nous) et du sampata; puis le malade était vigoureusement frictionné de haut en bas. De prime abord, l'onguent peut paraître drôlement placé sur la plante des pieds; cependant, dans l'esprit du sorcier, la partie du venin qui n'a pas été neutralisée sur place, à la morsure, et qui est passée dans la circulation générale sera portée, par suite du massage de haut en bas, vers les pieds, pour être annihilée par les vertus curatives de la préparation précitée et préalablement appliquée dans cette région plantaire.

D'autres procédés fort nombreux et entourés d'un galimatias intraduisible et d'une mise en scène des plus complexes, montrent à quel point le sorcier était anxieux pour garder son prestige aux yeux d'une clientèle justement inquiète.

Peut-être est-il regrettable de n'avoir pas encore pu identifier ces mystérieuses *Rrmuka* et *tandî* qui semblaient produire une action nettement favorable contre le venin : nous aurions pu trouver ainsi une arme supplémentaire dans la lutte contre ce fléau, les procédés les plus modernes commençant, à grand'peine, à échapper aux tâtonnements.

DE QUELQUES CAS DE PATHOLOGIE INTERNE

Par « *Rshêta* », le Sutra entendait toute une série de maladies dont la nature échappait non seulement au sorcier, mais encore à nous-mêmes par suite d'imprécisions. Cette ignorance se manifestait par un luxe anormal de médications (amulette de bois de *jangida* (*terminalis arjuna*), de bales d'orge ou de gousses de sésame; amulette de terre à gazon ou à fourmilière contenue dans un sachet formé par la peau d'un animal mort en pleine force ⁽¹⁾; ligature légère des membres du sujet avec des fibres de *Kampîla* (*crinum amaryllacœ*) et aspersion d'eau ⁽²⁾; amulette de corne d'antilope et boisson d'eau ayant contenu un morceau d'antilope chauffé à un brasier (la peau de préférence ⁽³⁾); tout ce fatras montre l'importance et la crainte que pouvait causer ce mal ou ces maux, car

(1) K. S., 26, 41 à 27, 4.

(2) K. S., 27, 7-8.

A. V., II, 10.

(3) K. S., 27, 19-31.

rien ne dit que nous nous trouvions en présence d'une entité morbide unique.

Plus précise était la thérapeutique touchant certaines affections nettement diagnostiquées.

La céphalée (*cirshakti*) était provoquée par l'intrusion violente d'un démon dans l'organisme du patient; aussi rien de tel que la coiffure en tresse de *muñja*, après introduction de sampata dans les narines et attouchement du front avec un bambou à cinq nœuds.

Contre la rétention d'urine, le magicien a lutté avec grand succès, et pratiqué le premier cathétérisme en se servant d'un brin fin et creux de roseaux ⁽¹⁾, modeste ancêtre de la sonde de Nélaton.

Contre l'hémiplégie rien n'était plus efficace que de masser le membre paralysé, avec une parcelle de terre, sur laquelle vient de courir un animal et de préférence un chien; de faire respirer au malade la fumée d'un feu de braise dans lequel a été jeté un pou de chien; toute cette pratique était naturellement accompagnée d'un hymne « au chien céleste qui vole à travers l'espace... », etc... (représentation probable du soleil ⁽²⁾).

Dans un cas de dipsomanie, l'homme malade était lié, dos à dos, à un homme sain, tous deux assis sur du rotin; ensuite l'homme sain mangeait une bouillie de farine cuisinée sur la tête de l'homme malade :

(1) A. V., I, 3.
K. S., 25, 10-19.

(2) A. V., VI, 80.

l'un et l'autre étaient enveloppés dans un même pagne : le sorcier chantait alors :

« Des femelles propices j'assouvis ton cœur, sois sans maladie, joyeux et brillant de santé ! Enveloppés dans le même pagne, buvez tous deux ce breuvage brassé, revêtant la forme et la puissance des Dieux Jumeaux, les Açvins ⁽¹⁾. »

Contre la diarrhée, les hémorroïdes qui saignent, les fistules anales, l'atharvan soufflait, au moyen d'un soufflet de cuir, dans l'anus ou sur la petite ulcération du malade.

L'hydropisie était une affection fort répandue si nous en jugeons par la fréquence des allusions qui lui sont consacrées par les textes. Sa cure est le triomphe de l'homeopathie ; en effet, le sorcier se servait de l'eau sous toutes les formes, en boisson, en ablution, en aspersion, etc... Pour lui l'hydropisie est une accumulation d'eau ; c'est la manifestation de la colère du dieu des eaux, Varuna, d'où invocation immédiate à la divinité irritée :

« Ce grand dieu règne sur les Dieux ; oui, c'est la vérité que le vouloir du dieu Varuna. Hommage, ô roi Varuna, à ta colère ! O puissant, nul méfait ne t'échappe. Mille autres hommes, je te les abandonne en masse ; prends celui-ci sous ton auspice et qu'il vive cent automnes !

(1) K. S., 27, 9-13.
A. V., II, 29.

« Si tu as proféré le mensonge, si ta langue s'est
plue aux paroles tortueuses, moi, je te délivre des
liens de Varuna, le dieu de toute vérité; je te sauve du
grand déluge ⁽¹⁾... »

(1) A. V., I, 10.

DU DÉLICAT PROBLÈME

DE LA CONSERVATION DE LA RACE

La lutte contre l'impuissance était déjà une lutte sociale; car ce n'est pas seulement en France au XX^e siècle que s'est fait sentir les terribles dangers de la dépopulation; par l'intermédiaire des textes, nous constatons encore l'épouvante qu'occasionnaient, dans l'Inde Antique, les ravages d'une Mort épousant les masques les plus divers.

De plus, le primitif était un érotique; l'acte génésique était le triomphe de l'instinct, et ce n'est que bien péniblement qu'il se libérait de cet originel instinct. Pour lui, la conception était la transmission d'un feu vital et cette vague théorie physiologique était née de l'observation de la production du feu sacré; en effet, ce dernier étant obtenu par le frottement de deux morceaux de bois, l'un recevant l'autre, il leur était venu à l'esprit une comparaison bien facile à deviner.

Aussi pour conserver, plus longtemps, à l'individu la

plénitude du jeu de son sexe, le sorcier allait déployer toute sa science et toute sa ruse. Si vous ne craignez pas une terrible intoxication, essayez, suivant son ordonnance, le bouillon de riz et de poisson pourri qui, en effet, devait être un aphrodisiaque de premier ordre.

Dans cette branche de la thérapeutique le sorcier employait un complet assortiment de plantes à tige très raide, on devine pourquoi !! Citons, parmi elles, le roseau, mais coupé avec une bêche de fer et sous l'influence tutélaire de l'hymne suivant :

« Ce sont des mâles qui te déterrent: tu es mâle, ô plante; tu es un mâle qui est riche en virilité, c'est pour un mâle que nous te déterrons. »

Puis le sorcier faisait infuser la plante pendant deux nuits; l'infusion était mélangée à du lait très chaud (symbole des ardeurs amoureuses) et le sujet buvait le tout en tenant sur son ventre un arc bandé ; ou, exercice plus difficile, il faisait la même opération, en équilibre sur une massue ou sur un bloc de pierre fruste reproduction du phallus.

Trois amulettes avaient une vogue considérable : elles étaient formées soit du bois d'un arka poussant sur une seule tige, soit de l'écorce du même arbre ou encore de la peau d'une antilope noire, les ligatures étant faites avec les poils de la queue du même animal. La remise de ces amulettes était accompagnée d'un hymne dont la plus élémentaire retenue ne nous permet même pas d'en citer un seul mot.

Il est étrange de constater que ces primitifs avaient déjà abordé le délicat problème de l'opothérapie; ils fabriquaient des pilules en mélangeant l'urine, la fiente et les testicules d'un veau; le tout était soigneusement brassé et broyé avec un pilon de *bâdhaka* et le patient devait absorber cette délicieuse préparation sans en laisser un brin.

Le sorcier, vigilant gardien du sexe, non seulement luttait contre l'impuissance de l'homme, mais il veillait à ce que les femmes de la tribu soient fécondes. Lorsqu'il y avait doute sur les capacités reproductrices de l'une d'elles, le brahmane faisait des effusions de sampata dans le giron de cette femme, tout en lui faisant absorber « de la viande de chèvre rouge lardée de beurre fondu ».

Dans ces mêmes cas douteux le sorcier présidait à la conception et pendant l'acte récitait l'hymne suivant :

« Comme une flèche dans le carquois, un germe mâle pénétrera dans ton sein..., etc.... »

La menstruation terminée, le brahmane, si la lune est en conjonction avec un astérisme dont le nom est masculin, dépouillait sur la tête de la future parturiente un roseau d'une espèce spéciale servant à faire les flèches. Puis, dans une écuelle de bois de charrue (emblème de la fertilité agricole), le sorcier lui faisait absorber une partie d'un mélange de riz, d'orge et du lait d'une vache nourrissant un veau mâle de même robe que cette vache.

L'autre partie du mélange dans laquelle il ajoutait d'autres ingrédients végétaux était réduite en poudre fine, et introduite, avec le pouce de la main droite, dans la narine droite de la femme à capacité reproductrice douteuse.

CONCLUSION

Une observation superficielle pourrait chercher quel intérêt présente, à des yeux qui ne s'émerveillent même plus d'une découverte journalière, l'exhumation de tout ce magma plus ou moins informe et puéril. Cependant, toute recherche historique mise à part, n'est-il pas curieux de voir se développer, dans cette fruste époque, les premières ébauches de la médecine expérimentale ! A la réflexion, la pratique du sorcier est la première marche, certes grossière et bien mal équarrie, de cette science qui est devenue maintenant primordiale et, on peut même le dire, c'est le premier échelon de la science en général.

L'Atharvan est un observateur et de cette observation naîtra son prestige; il s'est aperçu, un jour, de l'effet inespéré qu'un massage heureux produisit sur un membre démis; il n'en perçut pas la genèse, mais dorénavant il sut ce qu'il faisait et rationnellement le fit dans des cas analogues.

Une suite d'observations de ce genre et le bagage médical s'accroît peu à peu; pour tout ce qu'il ignore, il s'en tire par des simagrées et des artifices; bientôt

il y a presque autant de vrai que de faux dans sa science primitive; cela est d'ailleurs nécessaire à sa réputation, car la magie n'aurait pas résisté à une suite ininterrompue de déboires.

Peu à peu, au cours des générations successives, le savoir du sorcier-guérisseur se transmet secrètement et se développe, et lorsqu'au siècle dernier jaillit la doctrine, maintenant universellement admise, du pouvoir bactéricide du soleil, pouvait-on se douter que, dans un cerveau de rêveur, là-bas, quelque part, loin de nous, il y a 5 ou 6.000 ans, cette pensée avait peu à peu pris corps, sous le magique enseignement des faits.

Vu Bon à imprimer :

Le Président de Thèse,

MÉNÉTRIER.

Vu et PERMIS d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

APPELL.

Vu

Le Doyen,

ROGER.

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

1 Vignard

